

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 41 (1896)
Heft: 8

Artikel: Sur la Lisaine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le traitement des contusions, blessures et plaies à tous leurs degrés dépend de la formation d'infiniments petits qu'on appelle microbes, bacilles, diptérocoques, etc., qui empêchent le renouvellement des tissus et retardent la cicatrisation. La destruction de ces rapaces est le but dont doit s'inspirer tout traitement, destruction qui a lieu au moyen de substances qu'on appelle *désinfectants*. Quelques-uns de ces désinfectants étaient déjà usités antérieurement à la théorie microbienne à cause de leurs propriétés astringentes ou caustiques, qui, croyait-on, étaient la condition spéciale de la guérison. Donc dans tout traitement une première désinfection, *la propreté*, et une seconde par l'emploi des *microbicides*. Dans cette longue série je citerai pour l'avoir beaucoup employé la solution de sulfate de cuivre 1 : 50 et plus récemment la créoline 1 à 2 % employées en lavages suivis de l'application des corps gras cités plus haut.

Sur la Lisaine.

La plupart de nos lecteurs n'ignorent pas que la Société vaudoise des armes spéciales et la section vaudoise de la Société des officiers ont organisé ce printemps deux excursions, aux champs de bataille de la Lisaine et de Wœrth.

Voici, telles quelles — en style de télégramme, — quelques notes d'un participant à la course aux bords de la Lisaine.

Nous les donnons ici, malgré leur décousu, dans la pensée qu'elles pourront intéresser les nombreux lecteurs de l'ouvrage du colonel Secretan sur l'armée de l'Est, auquel ces notes se réfèrent :

1^{re} journée : vendredi 22 mai. — Il pleut à verse au départ de Lausanne. au passage à Neuchâtel; il pleut à torrent à l'arrivée à Porrentruy. Aussi sommes-nous peu nombreux, déterminés à ne pas nous laisser arrêter par « l'inclémence des éléments. »

Audaces...; à Montbéliard, l'après-midi, temps charmant ! A la gare, réception par un groupe d'officiers, parmi lesquels M. le capitaine d'état-major Debeney, envoyé de Besançon par une délicate attention de M. le commandant du 7^e corps, général Pierron; M. le commandant Brieu, chef d'état-major de la XIV^e division, envoyé de Belfort par son chef, M. le

général Jeannerod; M. le commandant Chevalier, du 21^e chasseurs à pied, commandant de place à Montbéliard; M. le commandant du génie Silve, etc. Ces messieurs se sont mis très obligeamment à notre disposition pour nous renseigner et nous faciliter nos travaux.

Puis, après une petite conférence dans laquelle le colonel Secretan nous expose brièvement les événements qui amenèrent l'une en face de l'autre et, les 15, 16 et 17 janvier 1871, mirent aux prises l'armée de Bourbaki et le corps de Werder sur la Lisaine, notre petite troupe sort des rues paisibles de Montbéliard pour aller visiter les positions allemandes de la Grange-aux-Dames, 1 km. nord-ouest de la ville.

La Grange-aux-Dames est une sorte de bastion naturel, encore surmonté aujourd'hui de l'ouvrage élevé en 1871 pour artillerie enterrée. A nos pieds, au sud, la plaine où, côte à côte avec le canal de la Savoureuse, coule l'Allaine; à l'ouest, Montbéliard, dominé par son pittoresque château aux épaisses murailles, caponnière dont les feux pouvaient enfler la vallée de la Lisaine jusqu'à Petit-Bethoncourt; à nos pieds encore, au nord-ouest, cette vallée où coule, petit ruisseau paresseux, encaissé, bordé de prés marécageux, la célèbre Lisaine; celle-ci est le fossé sinueux longeant le rempart naturel des lignes allemandes et la voie du chemin de fer Montbéliard-Héricourt; au nord-est, le village du Grand-Charmont dans un enfoncement, où s'abritaient des cantonnements allemands.

La vue s'étend au sud et sud-ouest jusqu'aux contreforts du Jura. Au nord, au nord-ouest, par delà les futaies du « Grand-Bois », d'où les 15^e et 24^e corps français débouchèrent sur Bethoncourt et Bussurel, les hauteurs du « Bois de la Thure ». A l'ouest, l'horizon est borné par le plateau dénudé du Mont-Chevis; au nord, par les « Grands-Bois »; à l'est, par le fort de la Chaux, dont les ouvrages émergent du bois couvrant la hauteur.

D'ici, les feux de l'artillerie allemande balayaient non seulement le flanc gauche de la position de Werder, mais les approches de son front jusqu'à la ferme du Mont-Chevis et, dans le fond de la vallée, jusqu'à Vyans et Bussurel. Les bois au nord de Bussurel dérobent Héricourt à la vue.

Cette magnifique position devait s'imposer au choix du défenseur, dont elle était le meilleur point d'appui sur la gauche.

Rentrés à Montbéliard, une agréable surprise nous attend. Dans la soirée, quand, aimablement pilotés, débouchons sur la place où se trouve le cercle des officiers, trouvons foule accourue pour applaudir la brillante fanfare du 21^e chasseurs à pied, un peu aussi, sans doute, pour témoigner des bons sentiments de la population à l'égard des Suisses — et pour voir ceux-ci. On s'attendait, à ce qu'il paraît, à l'arrivée d'une troupe en uniforme; notre modeste équipage de touristes a dû causer, sinon des désillusions, du moins quelque déception !...

Pendant que la fanfare, avec une vigueur bien propre à entraîner le soldat, — *furia francese* — nous régale, entre autres, des refrains des vingt et quelques bataillons de chasseurs à pied, sonnés en notes éclatantes, de toute la force de leurs poumons, par les clairons, — au cercle des officiers la soirée se passe gaîment et de la manière la plus intéressante. M. le commandant Chevalier a très galamment porté le toast à la Suisse, auquel M. le colonel Secretan a répondu par le toast à la France, tandis que, sur la place, la fanfare jouait la *Marseillaise* et le *Rufst du mein Vaterland*.

Le corps d'officiers de la garnison de Montbéliard est d'élite, comme tous ceux des garnisons de la frontière est.

Le samedi, un bræck obligeamment mis à notre disposition par le 21^e de chasseurs à pied, nous permet d'accomplir tout à notre aise le programme suivant :

De Montbéliard à Arcey. — Reconnaissance du terrain où ont été livrés, le 13 janvier 1871, les combats avec les postes avancés allemands, sur la rive droite de la Lisaine; puis marche d'Arcey sur les positions d'artillerie françaises du Mont-Chevis. — Combats de Montbéliard, Bethoncourt et Bussurel sur le front Montbéliard-Héricourt.

Indépendamment de son intérêt historique, le pays, en lui-même, est digne d'une visite : vallées verdoyantes, séparées par des chaînes de collines très boisées; dans les fonds, parfois marécageux, de rares villages; leur apparence de bien-être, de propreté, nous rappelle les nôtres. Boisé, coupé, presque désert sur de grandes étendues sillonnées de rares chemins, tout le pays à l'ouest de la Lisaine devait être dur au soldat, dur surtout aux jeunes troupes de Bourbaki !

De Montbéliard, par Bart et Présentevillers, premier arrêt à Sainte-Marie : combat, le 13 janvier 1871, de trois compa-

gnies allemandes, major de Kutschenbach, contre la brigade Martinez, du 15^e corps français, qui cherchait à prendre Arcey à revers.

C'est là que la contre-attaque bien connue de la compagnie Nauendorff, entre Sainte-Marie et Echenans, arrêta la brigade assaillante, malgré le terrain défavorable, balayé par le feu ennemi, et après un long combat des trois compagnies allemandes contre les trois régiments de Martinez !

Puis nous nous arrêtons à Arcey, que Bourbaki fit attaquer le même 13 janvier, par une division du 24^e, une brigade du 15^e corps et trois batteries, dans l'opinion erronée que ce village insignifiant était occupé par des forces considérables.

Cependant, la vue des lieux devait confirmer les données déjà fournies par la carte : à part le fait que les routes de Montbéliard-Lure et Belfort-Clerval s'y croisent, la position est sans importance quelconque ; simple poste d'observation pour Werder.

La cavalerie française n'eût-elle envoyé ne fût-ce qu'une seule patrouille, le léger rideau habilement tendu par les Allemands eût été levé et avec lui l'erreur inexplicable de Bourbaki, qui croyait avoir besoin à Arcey de toutes ses troupes disponibles, perdant ainsi trois jours précieux (10-12 janvier).

Tactiquement, Arcey était du reste défavorable aux Allemands, dominés de toutes parts, à courte distance, par des collines boisées. A Aibre, au contraire, où ils reprirent pied pour la seconde fois et jusqu'à la nuit (colonel von Loos, avec un régiment, deux batteries, deux escadrons, contre près d'un corps d'armée), la position au nord-ouest du village est très forte, avec un champ de tir étendu et de nombreux points d'appui naturels.

De là à Chavannes, aile droite des avant-postes allemands (combat du lieutenant-colonel Nachtigal, le 13 janvier, avec deux bataillons, un escadron, une batterie, contre deux divisions françaises, Thornton, 20^e corps, et Carré de Busserolle, 15^e corps) ; village sur une éminence isolée, mais dominée au sud-est par le « bois du Mont » ; la position au nord commande tout le terrain à l'ouest et nord-ouest, jusqu'à Saulnot, le Millerémont, Villers, etc. ¹

¹ Toutes les indications topographiques se rapportent à la carte française au 1/100 000^e.

L'après-midi, nous retournons à Montbéliard par Allondaus, d'où, le 15 janvier 1871, la division Dastague, du 15^e corps français, déboucha sur le Mont-Chevis, rejetant vivement les avant-postes allemands sur Montbéliard.

Parvenu là, on est frappé de la supériorité des positions françaises :

Les larges croupes du Mont-Chevis commandent à bonne portée la ville et son château, la Grange-aux-Dames, et si l'artillerie française eût été bien employée, si surtout l'assaillant eût sérieusement *voulu vaincre*, la gauche allemande n'eût probablement pu tenir longtemps.

Du Mont-Chevis, nous suivons la direction de la vigoureuse attaque du 24^e corps (brigade Minot), près le « Bois-Bourgeois », contre Bethoncourt (15 janvier). A la vue du terrain, il faut admirer la vaillance, — l'héroïque folie, — des deux bataillons (dont un de mobiles de la Savoie) lancés sans artillerie contre ce village occupé par cinq, puis par sept compagnies et une batterie. Entre le bois et la Lisaine, le terrain est absolument découvert ; en face, des maisons dominant en étages le talus du chemin de fer qui longe la rivière ; celle-ci, de plus, convertie en lac ; immédiatement au-dessus des maisons, la hauteur escarpée d'où, à 1000 mètres au plus, la batterie allemande pouvait anéantir l'attaque. Un tel obstacle ne pouvait être entrepris de front, mais évité seulement, par le nord.

De retour à Montbéliard, visite du château, quartier du bataillon de chasseurs. Du haut du donjon, panorama magnifique. Admiré certaines chambrées, fort bien tenues. Remarqué petits détails intéressants à retenir... et à imiter : les nombreuses paires de chaussures, de « godillots », de Dumanet, sont rangés sur les casiers d'une étagère à l'entrée, hors des atteintes du balai et de l'arrosoir de la corvée. Le paquetage est serré au-dessus du lit, dans un cadre, et protégé contre les regards inquisiteurs par un vaste mouchoir dit « patriotique ».

Voilà qui éviterait bien des peines inutiles à l'officier et au sous-officier responsables de la bonne apparence des chambrées !

3^e journée : 24 mai. — Grâce à l'extrême amabilité de nos hôtes de Montbéliard, visitons en voiture, tout à loisir, les

lieux des attaques des 15, 16 et 17 janvier 1871, contre l'aile droite des Allemands.

A Bussurel, comme à Bethoncourt, le terrain — larges prairies en avant de la rivière, derrière celles-ci le talus du chemin de fer surplombé de hauteurs escarpées, — favorisait la défense rapprochée. D'autre part, sur ce point, le 24^e corps français, par le vallon de Vyans, le village de Bussurel inoccupé, les bois du Vaney, au nord du village, auraient pu tenter avec succès une attaque simultanée et vigoureuse ; son inaction ne s'explique que par les ordres formels du commandement en chef, le condamnant à une simple démonstration.

En passant par les grands bois taillis du « Vaney », — nous nous dirigeons sur Héricourt, — on peut se demander encore pourquoi les nombreux sentiers descendant sous bois jusqu'au bord de la rivière n'ont pas été utilisés par l'aile gauche du 24^e corps ? Ces bois, comme presque tout le champ de bataille, étaient en 1871 dans le même état qu'aujourd'hui ; or, ici les bords de la Lisaine sont boisés jusqu'à quelques mètres de l'une et l'autre rives. La différence de saison, la neige amoncelée même, ne permettent pas davantage de s'expliquer pourquoi l'assaillant ne profita pas, découvert, pour pénétrer en force sur les derrières de la position allemande, au lieu de se jeter tête baissée sur Bussurel où l'échec était certain ?

La responsabilité de cette faute devrait-elle encore être imputée au commandement suprême, ordonnant au 24^e corps de se porter « jusqu'à la Lisaine », de s'emparer des différents points de passage, mais de ne franchir la rivière qu'autant qu'il en recevrait l'ordre ¹. On peut le présumer.

Quel contraste entre ces souvenirs et le spectacle que nous avons au sortir du bois. Sommes devant l'entrée du magnifique quartier d'un des plus vaillants régiments de l'armée française : le 4^e d'artillerie, le même, sauf erreur, qui, au siège de Toulon, avait formé déjà la fameuse « Batterie des hommes sans peur ».

De l'entrée, où nous sommes aimablement accueillis par les officiers, le quartier a grand air. Au centre d'une vaste enceinte, bordée de nombreuses constructions, deux énormes casernes, abritant d'ordinaire deux groupes à trois batteries de campagne. En ce moment, l'un des groupes termine ses écoles à feu à Pontarlier.

¹L'Armée de l'Est, p. 213.

Autour des casernes, de vastes écuries ; plus loin encore, la place de parc, les magasins, sellerie, arsenal, manège, infirmerie des hommes et des chevaux, cantine, etc.

Et par cette belle matinée d'un dimanche printanier, le tout a l'air gai, confortable, malgré les hautes murailles et la parfaite tranquillité de cette heure de repos ; dans sa ceinture de bois verdissant, la caserne n'a pas l'apparence de prison de beaucoup de ses pareilles, et malgré la sévérité militaire près de la frontière, il doit faire bon vivre ici pour le soldat.

Admiré la belle tenue des écuries, spacieuses et claires. C'est l'heure du pansage ; les artilleurs, en majorité parmi les visiteurs, jettent des regards d'envie sur les chevaux d'apparence vigoureuse que les tringlots brossent..... sans se surmener, semble-t-il, plus que leurs frères d'arme suisses. C'est si agréable d'échanger à la dérobée quelques plaisanteries, entre deux coups de brosse, avec son voisin, appuyé sur la croupe dodue d'un patient sous-verge, tandis que le sous-officier a le dos tourné !

Admiré également les deux vastes manèges, à peine plus petits que celui de la nouvelle Régie fédérale à Thoune, dont l'un converti en hall de gymnastique et d'exercice à pied ; les magasins où, dans un ordre parfait, tous les équipements neufs de l'homme et de ses chevaux sont prêts pour la mobilisation, étiquetés, numérotés, ajustés.

Certes ce n'est plus ici l'armée de Bourbaki !

Tout, dans ce beau quartier, donne l'impression d'une bonne discipline et d'un travail sérieux. Aussi est-ce à regret qu'après avoir dit à nos hôtes d'une heure, et en particulier à M. le chef d'escadron Burckhardt, notre reconnaissance de leur aimable accueil, nous avons dû reprendre la route de Luze et Chagey, sans avoir vu la troupe à l'œuvre.

D'Héricourt à Chagey et à Chenebier, théâtre des combats sanglants entre les troupes du général Billot, 18^e corps et division Cremer, et celles des majors-généraux von der Goltz et Degenfeld, pendant les trois journées du 15 au 17 janvier.

A la vue du terrain, l'on est frappé de ce fait déjà souvent relevé : la carte française au 1/100 000^e, très agréable à l'œil, avec ses couleurs variées, excellente en plaine, ne permet pas de se rendre compte des hauteurs relatives d'un pays montagneux et boisé ; en particulier la haute chaîne des « bois de la Thure » et de « la Brisée », le vaste cône du « Mont-

Vaudois » sont en réalité beaucoup plus importants qu'il n'y paraît d'après cette carte. Au point de vue militaire, nos cartes à la même échelle sont peut-être préférables.

Puis l'on est frappé aussi, sur cette partie du champ de bataille, plus encore qu'entre Héricourt et Montbéliard, de l'analogie de cette contrée avec les nôtres. A ce point de vue encore, les participants à cette course sont heureux d'avoir fait, sous la direction de M. le colonel Secretan, une reconnaissance ici : résistance sur un front étendu avec de faibles effectifs, par l'occupation solide des points les plus importants, emploi judicieux d'ouvrages passagers, etc. Bref, presque tous les exemples que l'on peut proposer à la défensive sont là, donnés par les troupes de Werder.

Ainsi, entre Héricourt et Chagey, une forte brigade combinée, opposée à un corps d'armée, a pu à la fois tenir par son infanterie (7 bataillons) tout le front, en se répartissant aux débouchés des routes, en fortifiant les villages à l'entrée des défilés (Chagey, Luze, etc.), les réserves restant dans les bas-fonds, tandis qu'à mi-hauteur du Mont-Vaudois l'artillerie (5 batteries), de ses feux divergents, battait les crêtes et prenait en flanc les colonnes d'attaque françaises¹.

D'autre part, l'assaillant avait à surmonter des difficultés dont l'étendue peut se mesurer à la vue des pentes abruptes de la chaîne de la Thure et des étroits défilés d'où il déboucha : certes, le 18^e corps ne pourrait sans injustice être accusé d'infériorité à sa tâche.

De Chagey à Chenebier, par l'étroit ravin que la Lisaine traverse côte à côte avec la route.

Signalé au passage, dans un petit vallon dénudé, l'emplacement du bivouac de la division Cremer, dans la nuit du 15 au 16 janvier 1871.

Quoique l'on soit aujourd'hui en plein printemps, la montagne est ici d'aspect si morne et désolé, que l'on se sent pris d'un frisson en pensant aux souffrances des pauvres diables qui passèrent là la nuit, dans la neige, sans nourriture depuis trente-six heures, les chevaux affamés broutant quelques genêts, seule végétation de cette terre aride !

A l'issue du défilé, du haut de la « Caroline », mamelon sur le plateau de Courchamp, en face de Chenebier, on em-

¹ Col. Secretan, p. 221.

brasse du regard la partie la plus importante de tout le champ de bataille, non au point de vue des effectifs en présence, mais de l'influence sur le sort des deux armées. Etobon, Chenebier, Frahier, Chalonvillars pouvaient être autant d'étapes vers une victoire — l'unique probablement — de l'armée de l'Est, vers la délivrance — momentanée — de Belfort ; la division Cremer se fût elle maintenue à Frahier et Chalonvillars, Werder eût été menacé sur ses derrières, contraint à une retraite dangereuse, Belfort débloqué...

Séparés du Chermont (chainon détaché des Vosges), par un vallon profond, nous voyons à gauche et au-dessus de nous, à l'ouest, accroché aux flancs de la montagne, le village d'Etobon. Plus à gauche encore, à notre hauteur, une série de mamelons dénudés couvrent le vallon ; c'est grâce à leur abri que la division Cremer, évitant le combat avec les défenseurs de Chenebier, put dérober la marche de flanc de ses 12 000 hommes sur le bois de la Thure, à quelques centaines de mètres de la position ennemie.

Chenebier est en face, formant en réalité trois hameaux séparés par des ravins ; aussi peut-on s'expliquer que les deux adversaires aient tour à tour pris, perdu et repris cette importante localité pendant la journée décisive du 17 janvier 1871¹.

En arrière et à droite de Chenebier, les hauteurs du bois des Evaux dérobent Echavannes à la vue. Là-bas, la vallée, dominée d'autre part par les bois « Ferry » et « d'Essoyeux », s'élargit en une vaste cuvette à fond plat ; dans ce bas-fond, le gros village de Frahier. Au-delà de Frahier, à quelque 6 km. d'ici, le terrain se relève insensiblement ; la ligne uniforme des hauteurs prononcées d'Evette barre l'horizon au nord-ouest.

Il semble que la division Cremer, en suivant les flancs du bois de la Thure, ait pris de propos délibéré le plus mauvais des partis : qu'elle voulût entreprendre l'extrême aile droite du général de Degenfeld ou, au contraire, s'attaquer dès l'abord aux troupes du général von der Goltz, une marche de flanc dans le terrain le plus difficile de toute la contrée, puis une conversion lui était imposée, soit à gauche, soit à droite, permettant de la prendre à revers. Tandis qu'en mar-

¹ *L'Armée de l'Est*, p. 258

chant résolument par Chenebier sur Frahier, avec Belfort *devant* eux, les Français eussent pu dès l'abord bousculer l'aile droite allemande trop faible¹.

Evidemment, aucune faute n'est imputable aux sous-ordres, — étant donnés le terrain, la saison, la disette qui les accablaient, il faut reconnaître que les troupes de la division Cremer se sont héroïquement comportées, — mais aux ordres du commandement en chef qui tuaient l'initiative indispensable au succès.

De retour à Héricourt, visite à la colline du Mougnot (rive droite), que les défenseurs d'Héricourt avaient transformée en une sorte de tête de pont, suppléant par des ouvrages importants aux défauts naturels de cette position qui, en particulier, n'a qu'un champ de tir très restreint : dominée de toutes parts à 300-500 m., au nord-ouest par Saint-Valbert, à l'ouest par Byans et par les bois de la Doire, au sud-ouest, sur la route, par le village de Tavey, dont les premières maisons sont à peine à 300 m., au sud par les « Grands Bois », s'étendant jusque sur la position du Mougnot elle-même. — A la hauteur relative des taillis et des futaies de la lisière du bois du Mougnot, on peut encore aujourd'hui se rendre compte des abatis considérables opérés du 12 au 15 janvier 1871 au matin. Trois jours et trois nuits de travail ininterrompu, la hache et la pioche à la main, suivis de trois autres, 15-17 janvier, à combattre, brigade contre corps d'armée : on comprend que les troupes du général de Werder ne fussent pas, le 18 janvier, en état d'entreprendre une vigoureuse poursuite de l'ennemi en retraite !

La partie proprement militaire de notre course terminée, nous allons passer l'après-midi à Belfort. Malgré la pluie, l'énorme garnison de la petite ville, — Belfort compte, sauf erreur, plus de militaires que d'habitants, — écoule son flot dans toutes les rues : Dans tous les restaurants, les cafés, les « beuglants » (qui sont légion comme dans toute garnison importante), — partout ce ne sont que chasseurs ou hussards dans leur coquet dolman bleu de ciel à brandebourgs blancs, avec leurs énormes culottes basanées, auprès desquelles celles de nos tringlôts ne sont que des fuseaux, artilleurs ou soldats du génie, lignards surtout, toujours par groupes, avec la tour-

¹ *L'Armée de l'Est*, p. 275.

nure caractéristique, illustrée par leur grand ami Caran d'Ache.

Au pied du rocher surplombant que couronne le vieux château, le fier lion de Bartholdi a l'honneur de notre visite. De sa terrasse, la vue s'étend, à l'ouest, jusqu'aux hauteurs d'Urcerey, dominées par le fort du Mont-Vaudois ; plus près, Essert, les forts des Barres avec de hautes casernes, la vieille enceinte et au delà les pentes escarpées que couronne le fort du Salbert ; au nord-ouest, la hauteur des forts de la Miotte et de la Justice nous domine à quelques cents mètres.

Ainsi entourée, ses maisons, plus ou moins entassées dans un bas-fond, la vieille ville, malgré son passé glorieux, n'a rien d'engageant pour des Suisses habitués aux vastes horizons, aux villes ouvertes et librement étalées sur des hauteurs...

4^e journée. — Départ par chemin de fer de Montbéliard pour Saint-Hippolyte. De là à la Maison-Monsieur, en voiture, par l'une des plus pittoresques et grandioses contrées du Jura. Cordiale réception de la Société des officiers de la Chaux-de-Fonds et du Cercle des Sonneurs, dans le ravissant site de la Maison-Monsieur. Débarquons le soir à Lausanne, suivant la formule toujours nouvelle : « enchantés de notre course et nous promettant bien de recommencer à la première occasion », surtout très reconnaissants envers M. le colonel Secretan.

ACTES OFFICIELS

Nominations, mutations, démissions. — Ont été nommés premiers-lieutenants de troupes sanitaires (médecins) les militaires dont les noms suivent et qui ont passé avec succès l'école préparatoire d'officiers de troupes sanitaires n^o II, à Bâle :

MM. Gustave Clément, de Romont, à Fribourg; Arnold Bangerter, de Lyss, à Nidau; Christian Dönz, de Fideris, à Degersheim; Hermann Mösly, de Gais; Max Wild, de Zurich, à Glaris; Otto Bolleter, de Zurich, à Waldkirch (Saint-Gall); Hans Schilling, de Bâle; Charles Binder, de Saint-Gall, à Zurich; Auguste Richard, de Reiben, à Berne; Théodore Auchlin, de Lucerne, à Zurich IV; Oscar Seippel, de Rheineck, à Thal (Saint-Gall); Ro-